



«Golden Table wiht pills», œuvre signée de la Suédoise Nathalie Djurberg.



«Twilight Zephir», de l'Israélien Haim Steinbach.



«Egocentric system», performance et œuvre de Julius von Bismarck.

DÉCRYPTAGE L'événement, qui ferme ses portes demain, attire collectionneurs, Art Basel, la grande foire devenue

LE CONTEXTE
Art Basel, la foire d'art moderne et contemporain, bat son plein dans la cité rhénane. Cet événement est quasi unique dans le monde de l'art. Il permet de réunir artistes, galeries, musées et collectionneurs dans un même espace. Plongée dans un monde où la culture côtoie la finance.

BÂLE
DANIEL DROZ

Impatients, serrés comme des sardines, ils trépignent devant l'entrée. Prêts à bondir au moment où les portes s'ouvriront. Ils sont des centaines. Des VIP invités. Pour cause. Ils sont milliardaires ou millionnaires. Certains représentent des fondations. Les musées publics, eux, sont aujourd'hui fauchés. Tout ce petit monde est ici pour acheter. Acheter les œuvres des artistes exposées dans les galeries présentes à Art Basel. Précieux sésame en mains, ces acheteurs, triés sur le volet, ont le privilège de découvrir la foire deux jours avant le public.
«Ici, on ne peut pas réserver les œuvres à l'avance. Il faut venir et confirmer», explique un habitué.

Certains viennent en voiture depuis l'Allemagne ou la France voisine, d'autres en train ou en jet privé. «Le but fondamental reste le même», énonce Marc Spiegler, directeur de l'événement. «Art Basel est une plateforme pour les galeries, les artistes et les collectionneurs.» Les uns et les autres sont mis en contact grâce à ce rendez-vous annuel. «Nous ne sommes pas une maison de vente. Nous n'avons pas de catalogue. Nous ne prenons pas de commission», assène-t-il encore.

Le rendez-vous reste marchand avant tout. Les collectionneurs dépensent sans compter.

Président du secteur de gestion du patrimoine d'UBS, principal partenaire de la manifestation, Jürg Zeltner compare l'événement à un écosystème. Et, lance-t-il, «2015 sera l'une des meilleures vendanges. J'en suis sûr.»
Le rendez-vous reste marchand avant tout. Les collectionneurs dépensent sans compter. Certaines galeries ne cachent pas les



Art Basel privilégie ses invités millionnaires et milliardaires. Ils peuvent acheter en primeur. KEYSTONE

bonnes affaires qu'elles concluent. Ainsi, un établissement new-yorkais a trouvé un acheteur pour une toile de Joan Mitchell. Il a déboursé six millions de dollars, soit un peu plus de 5,5 millions de francs. Un autre a cédé environ cinq millions pour un tableau de Keith Haring. Et ainsi de suite.
«C'est la meilleure foire de Bâle que j'ai connue», glisse Xavier

Hufkens, galeriste à Bruxelles. «J'ai vendu en Chine, aux Etats-Unis, en Amérique latine, en Europe.» Il vient dans la cité rhénane depuis 1987. «C'est la mère des foires, la meilleure. Elle fait déplacer les gens du monde entier. Avec la globalisation, le monde ne fait que s'agrandir.»
Une présence à Bâle ne se monnaie pas. Un comité de six personnes choisit quelle galerie

y sera ou n'y sera pas. Cette année, environ 900 d'entre elles se sont portées candidates, 284 ont été retenues. «Ils font un très bon travail», confie Michele Casamonti, de la galerie Tornabuoni de Florence. Celle-ci est présente à Art Basel pour la première fois.
Son projet a séduit le comité. Indispensable. Pour la première fois depuis la Biennale d'art mo-

derne de Venise en 1966, il a réuni les quatre tableaux sculptés monochromes, bleu, jaune, rouge et blanc de Paolo Scheggi (voir ci-dessous). Un d'entre eux a été prêté par un musée. Une première. Trois pièces ont déjà été écoulées. «Je crains que ce soit la dernière occasion de les voir ensemble», relève Michele Casamonti. L'accueil est formidable. «Au niveau des musées, des collectionneurs, de la presse, c'est fantastique.»

Marché à 50 milliards
Marchands et collectionneurs disent aimer l'art avant tout. «Il faut acheter une œuvre d'art parce qu'on l'aime et non pour un placement», estime Marc Spiegler. N'empêche! L'art est aussi recherché par des investisseurs. Annuellement, selon les estimations, le marché pèse plus de 50 milliards de francs. Et, depuis cinq ans, il ne fait que croître.
Revers de la médaille: les œuvres des artistes «installés» sont de plus en plus rares. Elles se trouvent dans des musées ou des collections très stables, explique le directeur d'Art Basel. Du coup, les collectionneurs se rabattent sur de jeunes artistes. Ceux-ci se retrouvent en pleine lumière. Au risque d'être rejetés rapidement. Et de voir leur cote descendre en flèche avec eux. ●

EN CHIFFRES

- 45** L'âge d'Art Basel. La première édition de la manifestation a eu lieu en 1970 sous l'impulsion des galeristes Ernst Beyeler, Trudi Bruckner et Balz Hilt.
- 284** Le nombre de galeries exposant à Bâle. Provenant des cinq continents, elles présentent les œuvres de plus de 3000 artistes. En 1970, il y en avait 90 venant de 10 pays occidentaux exclusivement. Près de 100 000 visiteurs devraient s'y rendre cette année.
- 100 000** Quasiment le nombre de visiteurs attendus pour cette édition, qui se termine demain. Ce devrait être une cuvée record.
- 26** Le nombre d'artistes exposés autour et dans la cathédrale de Bâle à la faveur d'un parcours original.

En Valais pour les collectionneurs en vacances

«Nous sommes depuis 23 ans en Suisse, en Valais, à Crans-Montana.» Directeur de la galerie Tornabuoni de Florence, Michele Casamonti estime que l'ouverture de cette succursale est rendue nécessaire par le fait que les collectionneurs visitent les galeries lorsqu'ils ont le temps. Quand ils sont en vacances, par exemple.
La galerie Tornabuoni participe pour la première fois à Art Basel. Il n'est pas évident d'entrer dans le saint des saints. «Une foire qui a dix fois plus de demandes que d'espace», souligne Michele Casamonti. «Le turnover est limité. Chaque année, il faut redéposer une candidature. Il y a une réélection.»
Spécialisée dans l'art contemporain italien, la galerie fait sensation avec la présentation de quatre tableaux monochromes de Paolo Scheggi. Cet artiste, mort à 31 ans en 1971, avait réalisé ces œuvres pour la Biennale de Venise en 1966. Parallèlement, un livre sur ces tableaux est publié. «Un vrai travail de recherche, y compris aux archives de la Biennale», raconte Michele Casamonti. ●



Michele Casamonti devant une des œuvres de Paolo Scheggi. SP

UBS À FOND DANS L'ART

UBS, comme d'autres banques, achète régulièrement des œuvres d'art. «Une inspiration pour nos employés et nos clients», estime Jürg Zeltner, président du secteur gestion de fortune de l'établissement. Les collaborateurs sont d'ailleurs formés à l'art. Ils doivent pouvoir parler de ce domaine et de son marché à leurs clients.
La banque compte elle-même parmi les grands acheteurs du secteur. Elle détient une énorme collection de 30 000 pièces. Elle y puise des œuvres pour décorer les bureaux de ses quelque 850 succursales dans le monde.
Partenaire d'Art Basel depuis 1994, l'établissement a dévoilé une application gratuite Planet Art. Elle vise à donner aux néophytes toutes les clés pour comprendre le secteur de l'art contemporain, ainsi que ses dernières infos.



«Metal box (Giza)» and «Metal Box (Bacharach)», par l'artiste écossais Jim Lambie.



Incontournable Jeff Koons, artiste vivant le mieux payé.



«Buste d'homme», de Pablo Picasso. Sa cote reste haute. KEYSTONE

amateurs et curieux. Il se veut une plate-forme pour satisfaire tous ces acteurs. une messe de tous les superlatifs

BÂLE
DANIEL DROZ

«Collectionneur, on ne le devient pas. On est pris. L'art m'a pris.» Annka Kultys, Neuchâteloise émigrée à Londres, développe cette passion depuis des années. Titulaire d'un master en mathématiques appliquées à la finance, employée d'une banque privée à Genève, puis dans l'horlogerie et la mode, rien, a priori, ne la destine à se mouvoir dans le monde de l'art contemporain comme un poisson dans l'eau.

Rencontrée à Art Basel, au milieu des collectionneurs milliardaires et millionnaires rassemblés dans un espace VIP, elle évoque son parcours, ses envies. Elle a développé sa passion petit à petit. «Avec le temps, je me suis fait les yeux. Je connais des artistes, des galeries.» Des expériences aussi avec deux expositions organisées en collaboration avec une galerie à Paris.

Galerie bientôt ouverte à Londres

Depuis trois ans, avec son compagnon et leur enfant, elle vit à Londres. Elle y ouvrira une galerie très prochainement. «A East London, la partie la plus frémisante du point de vue culturel.»

L'an dernier, elle obtient également un master en art contemporain du Sotheby's Institute. «Une expérience formidable axée beaucoup plus sur le fondement, sur l'histoire et le contexte, pour comprendre comme les artistes d'aujourd'hui se positionnent», se réjouit-elle.

Pour Art Basel, l'aller-retour depuis la capitale britannique s'impose. De tout temps, avant d'être collectionneuse et galeriste, elle est venue y puiser des impressions. «C'était formateur et important. Il y avait la proximité», relève-t-elle. «C'est aussi la foire la plus importante, la plus prestigieuse. Les plus grandes galeries sont ici. Elles présentent leurs plus grands artistes. C'est la foire des superlatifs.»

Visite minutieusement préparée

Chaque année, Annka Kultys prépare ce périple. «Quand je viens, je sais quel stand, quel artiste je vais voir. Il est important de sélectionner», confie l'experte. Sa préférence va à «des artistes qui promeuvent un message pour l'avenir, qui nous transmettent ce qu'on peut en faire.»

Art Basel n'est pas le lieu pour découvrir un talent inconnu. «On ne déniche pas. C'est plutôt une plate-forme idéale pour se faire l'œil, pour voir des pièces fabuleuses, les mieux réussies de chaque artiste. C'est sérieux.»

Et quelle est la tendance? «Les artistes jeunes nés après 1970. De plus en plus, ceux nés après 1980», répond-elle. «Ils ont encore tout à prouver. Aujourd'hui, tout va plus vite. C'est un peu comme la mode. Pourquoi cette frénésie?», s'interroge-t-elle. «A un moment, il faudrait plus de recul. Ces jeunes ont toute leur carrière devant eux.»

L'événement n'en privilégie pas moins une certaine logique commerciale. Oui, admet Annka Kultys. Mais «Art Basel per-



Annka Kultys devant des œuvres du peintre colombien Oscar Murillo, un artiste dont elle apprécie l'esthétique relationnelle. DANIEL DROZ

«Collectionneur, on ne le devient pas. On est pris. L'art m'a pris. Avec le temps, je me suis fait les yeux.»

ANNKA KULTYS COLLECTIONNEUSE ET EXPORTE EN ART CONTEMPORAIN

met de faire vivre toute une communauté. Ces artistes, il faut continuer de les soutenir. Si Art Basel est commercial, les artistes ont aussi quelque chose à dire. Il faut le chercher. Il n'y a pas que le commercial.»

Elle n'hésiterait pas à participer à la manifestation. «Le rêve de tout galeriste. C'est la reconnaissance suprême. Ça va prendre 10, 15, 20 ans. Forcément, ça attire tellement de collectionneurs! Ça nous ouvre un carnet d'adresses. Les collectionneurs ne vont plus dans les galeries.»

Le chapeau de Beuys

Son futur espace d'exposition et de vente n'abritera pas seulement des artistes. «Aussi des artisans qui ont fait des choses exceptionnelles avec leurs mains et améliorent le monde.» A l'image de Joseph Beuys (1921-1986). Son chapeau servira de signe au commerce de la Neuchâteloise. «C'est l'un des artistes allemands les plus importants du 20e siècle. C'est le premier qui a cultivé sa personne. Les gens voient son chapeau, son visage, mais connaissent peu son œuvre complexe.»

L'Allemand avait un précepte: «Tout le monde est un artiste.» Annka Kultys y voit un parallèle avec les réseaux sociaux aujourd'hui. «Les gens cultivent leurs personnes.»

Aujourd'hui, le peintre colombien Oscar Murillo la fait vibrer. C'est devant ses toiles qu'elle pose pour une photo. La journée approche de son terme. En début de soirée, la Neuchâteloise, reprend l'avion. Retour à Londres. ●



COMMENTAIRE
DANIEL DROZ
droz@arpresse.ch

Du business pour artistes

Tom Wolfe, journaliste et auteur américain, raille Art Basel Miami dans son dernier ouvrage «Bloody Miami». «Mais regardez-les! Les milliardaires! On dirait des shoppeuses massées devant chez Macy's à minuit à attendre les soldes d'hiver à quarante pour cent.»

La scène fait aussi penser à des migrants voulant quitter un bateau pour être secourus. Mais ceux-là ne fuient ni guerre, ni pauvreté. Il y a un côté dérangeant à cette scène. De plus, ils viennent ensemble et ne fréquentent pas les péquins qui viendront plus tard dévorer des yeux les œuvres présentées à Art Basel. Des yeux seulement. Parce que leurs comptes en banque ne leur permettent guère de folies. On trouvera néanmoins des côtés positifs à cet événement. Notamment qu'il permet à des artistes de vivre et de continuer à produire. A produire, oui! Le mot n'a rien d'innocent. L'art contemporain a ses règles. Et fonctionne aussi en vertu de la loi de l'offre et de la demande. Et Art Basel est une foire. Et lors d'une foire, on fait du business. Non?

Design: «Pour créer un marché, il faut compter entre 10 et 20 ans»

Depuis 10 ans, le design a aussi sa place à Art Basel. Plus précisément dans un événement satellite, intitulé Design Miami/Basel. Le galeriste parisien Pascal Cuisinier y expose. «Il y a des gens qui attendent 10 ans pour venir ici», confie-t-il. «C'est la plus grande foire du monde. Ils sont venus me chercher. Ça ne peut pas se refuser. C'est un investissement pour l'avenir.»

Le travail de Pascal Cuisinier est ciblé sur les objets et les créatifs français. Ces derniers ont eu le même type de formation au sortir de la Deuxième Guerre mondiale et ont produit des luminaires, des meubles, etc.

A Bâle, c'est le spécialiste des luminaires Jacques Biny qui est l'acteur principal de la galerie parisienne. «Il avait des dadas», explique Pascal Cuisinier. «Notamment de lire sans déranger son voisin ou sa voisine.» D'où des pièces conçues dans ce sens.

Le design n'a néanmoins pas encore la cote de la peinture ou de la sculpture. «Je fais un travail sur le long terme. Ça marchera dans une dizaine d'années. Mais, pour l'instant, ça ne paye pas. Les gens cherchent des choses qui sont connues. Le public, ici, achète des créations très voyantes. Pour créer un marché, il faut compter entre 10 et 20 ans.»

Pascal Cuisinier compte sur l'effet moteur d'Art Basel. «Le design commence à être un objet de collection. Tous ceux qui me suivent depuis longtemps savent qu'en 10 ans leur collection a doublé de valeur», confie-t-il. «Mes clients découvrent au fil des ans. Ils développent une expertise. Petit à petit, les gens commencent à voir ce qui est beau.»

Le galeriste est convaincu que sa démarche portera ses fruits. «J'ai pris les meilleurs de l'époque», relève-t-il à propos des créatifs de l'après-guerre. «Le temps a montré qu'ils ont fait les choses les plus intéressantes. Aujourd'hui, une vraie place s'ouvre.» ●



Pascal Cuisinier est spécialisé dans les designers français d'après-guerre. SP